



Guylaine Brun-Trigaud (dir.)

Contacts, conflits et créations linguistiques

Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

L'oralité de Césaire d'Arles : latinophonie et communication en Provence au VI^e siècle

Michel Banniard

DOI : 10.4000/books.cths.1233

Éditeur : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Lieu d'édition : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 13 novembre 2018

Collection : Actes des congrès nationaux des sociétés historiques et scientifiques

ISBN électronique : 9782735508648



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BANNIARD, Michel. *L'oralité de Césaire d'Arles : latinophonie et communication en Provence au VI^e siècle*

In : *Contacts, conflits et créations linguistiques* [en ligne]. Paris : Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2015 (généré le 20 novembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/cths/1233>>. ISBN : 9782735508648. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.cths.1233>.

L'oralité de Césaire d'Arles. Latinophonie et communication en Provence au VI^e siècle

Michel BANNIARD

Professeur à l'Université de Toulouse-II, Jean-Jaurès
Directeur d'études à l'EPHE, Paris-Sorbonne

Extrait de : Guylaine BRUN-TRIGAUD (dir.), *Contacts, conflits et créations linguistiques*, Paris, Édition électronique du CTHS (Actes des congrès des sociétés historiques et scientifiques), 2015.

Cet article a été validé par le comité de lecture des Éditions du CTHS dans le cadre de la publication des actes du 139^e Congrès national des sociétés historiques et scientifiques tenu à Nîmes en 2014.

Latin parlé ou roman parlé au VI^e siècle : révision des paramètres

En philologie romane synchronique, la langue parlée indigène sur un territoire qui s'étend vers l'Est à partir de Nîmes a été jusqu'au XIX^e siècle le provençal, dialecte qui borde jusqu'aux Alpes l'ensemble occitano-roman, dont le pendant occidental est le languedocien [Bec, 1971]. En philologie romane diachronique, la question de la date à laquelle on a commencé de parler provençal sur ce même espace a fait l'objet de nombreux débats, qui s'intègrent aux travaux de la linguistique diachronique romane, puisqu'aussi bien la question est valable pour tout l'espace romanophone, lui-même issu du premier espace latinophone installé par et sous l'Empire romain [Ernst & alii, 2003 ; Glessgen, 2007]. Cette question, fort débattue, a reçu depuis trente ans des réponses innovantes fondées sur les méthodes de la sociolinguistique diachronique, base de la contribution présente, et champ auquel elle s'intègre en s'efforçant de l'enrichir [Banniard, 1992 ; Lüdtke, 2009 ; Wright, 1982]. Il s'agit de montrer ici rapidement que l'oralité de Césaire, évêque d'Arles dans la première moitié du VI^e siècle était latine, qu'elle s'adressait à une communauté de locuteurs majoritairement *illitterati*, que ces locuteurs comprenaient son latin, et que par conséquent, la langue parlée quotidienne de son diocèse était encore de type latin (et non pas roman, *a fortiori* provençal). Autrement dit, dans la vieille *Provincia romana*, on parlait encore au temps des Goths, le latin tardif.

Cette affirmation entre évidemment en contradiction forte avec les habitudes mentales que nous a léguées une partie des philologues romanistes. Pour eux en effet, la masse des locuteurs des territoires de l'Empire a certes été plus ou moins romanisée (là aussi, les débats continuent), mais pas vraiment latinisés, ou du moins ils l'ont été sous une forme démonétisée. En effet, selon ce modèle, ils n'ont jamais parlé qu'une forme de « mauvais latin, de sabir, de *lingua franca* » ou, dans le meilleur des cas de « latin vulgaire » devenu très vite, au III^e ou IV^e siècle un gallo-roman fourre-tout, qui sur le territoire de l'ancienne Gaule, s'est dégradé en langue d'oïl au Nord, en langue d'oc au Sud. C'est ainsi que le « français pré littéraire » ou le « gascon » reçoivent leur certificat de baptême dès le VI^e siècle, en restant condamnés à l'exclusion de l'écrit sous la férule d'une Église peu soucieuse de démocratie langagière. Ce discours pseudo scientifique repose sur 4 piliers [Banniard, 1993, 2013a] :

- 1) Des préjugés lourds hérités directement du XIX^e siècle, sur le fait notamment qu'il n'est de vrai langage que savant ;
- 2) Sur le deuil obligé d'une civilisation romaine en perdition au temps de la si souvent invoquée décadence ;

- 3) Sur la conviction que le monde laïc et le monde ecclésial formaient des univers clos et séparés ;
- 4) Sur la certitude que la philologie romane triomphante était capable, à partir des données des parlers romans réels du XIX^e siècle, de reconstruire la parole non moins réelle pratiquée deux mille ans plus tôt.

La recherche récente, disons depuis les années 1960, a quand même permis des progrès au prix évidemment de changements radicaux [Banniard, 2013b ; Lüdtkke, 2009 ; Wright, 2003] :

- 1 – Tout langage est complexe, indépendamment de son apprêt culturel sous l’effet de la stratification sociale ;
- 2 – Sans se transformer en un âge paradisiaque, l’Antiquité tardive, du III^e au VI^e siècle, a conquis un statut de dignité historique objectivée [Brown, 2012 ; Hen, 1995] ;
- 3 – Le monde laïc et le monde clérical ont été en rapport de plus en plus intriqués, à mesure qu’a progressé la christianisation de l’Occident Latin [Dumézil, 2005 ; Graus, 1965].
- 4 – Les contemporains nous ont légué une masse d’écrits, de témoignages et de documents sur leur propre langage qui ne saurait être écartée d’un revers de main positiviste.

Pour le dire plus crûment, il est tout de même extravagant de ne tenir aucun compte des *testimonia* que nous ont laissés en abondance les acteurs de cette époque. Bien entendu, tout travail d’historien consiste à interpréter les documents, à les tamiser et ensuite à construire la réalité proposée. Mais au moins, on demande leur avis aux contemporains. Or, le VI^e siècle a été particulièrement bavard, et il a notamment beaucoup parlé de la culture et du langage, de son langage qui s’entendait dans les rues de Nîmes ou d’Arles. Il nous en a même laissé des échantillons. Tout ceci, je vous prie de me croire, a été écarté comme « hors champ » par les philologues romanistes. C’est en réaction contre cet a priori pseudo-scientifique que s’est bâtie la sociolinguistique diachronique romane.

Un évêque latinophone et son public

C’est dans ce cadre heuristique que se placent les questions adressées à l’œuvre écrite de l’évêque d’Arles (502-542) [Delage, 2010]. Prélat d’un siège prestigieux, héritier d’une éducation religieuse de haut niveau, ancien membre de la communauté monastique désormais célèbre de Lérins, Césaire aurait pu être classé parmi les grands détachés des réalités du monde. Mais il a aussi été mêlé, souvent contre son gré, aux vicissitudes de l’histoire tourmentée d’un diocèse où se sont affrontés les pouvoirs antagonistes des différents peuples germaniques plus ou moins en conflit [De Vic & Vaissette, 1730 ; Wolfram, 1990]. Le récit de sa vie, bien établi par l’excellente spécialiste qui a édité une partie importante de ses Œuvres, nous convainc facilement que l’évêque a été plongé dans les tourbillons de l’époque et confronté directement aux foules et aux individus de son temps. Ce fait ne devrait pas être négligé au moment de l’interroger sur la manière dont il instruisait ses fidèles.

Je ne ferai pas ici une démonstration pas à pas. Voici donc les conclusions principales du dossier, lui copieux [Beck, 1950 ; Delage, 1971, 2010 ; Delaplace, 1986 ; Riché, 1962]

- 1 – Césaire a beaucoup prêché en personne. Ne tergiversons pas : les *testimonia* sont irréfutables.
- 2 – Les catégories sociales auxquelles il s’est adressé ont été variées, depuis l’élite des moines ou des moniales jusqu’aux commerçants, artisans, paysans.
- 3 – La version écrite de ses sermons nous est parvenue sous la forme de dizaines de textes longs de deux à dix pages, correspondant à un temps de parole effectif de 5 à 20 minutes.
- 4 – Contrairement à une interprétation présomptueuse qui a délégitimé ces *testimonia* comme moyens d’accès à l’oralité, il est absolument certains que ces pages étaient

réellement lues à haute voix par Césaire ou par d'autres évêques, voire par des prêtres [Banniard, 1996 ; Riché, 1962].

5 – Tous ces sermons sont entièrement en latin.

La conclusion logique est que la masse de la population de la Provence gothique comprenait toujours ce latin, ce qui implique qu'elle était toujours à cette époque spontanément latinophone.

C'est le moment d'introduire des précisions et des nuances.

1 – D'abord, sous le terme « latin », d'un point de vue proprement linguistique est désigné un état de langue qui n'est pas celui du trop fameux latin dit « classique », mais celui du latin parlé tardif, évolué considérablement depuis ses origines, mais encore loin d'être du provençal. Les caractères de cette langue parlée sont en cours de reconstitution [Banniard, 2005b].

2 – La masse des auditeurs est illettrée : cette situation est clairement discernée et présentée fréquemment par Césaire, pasteur bien au contact des *realia* de son temps.

3 – Césaire les prend fréquemment à partie : pour leurs mœurs, leurs superstitions, leurs soucis, voire pour leur conduite pendant la messe. Les sermons incluent les réactions de ces fidèles, voire leur indiscipline ou leur agressivité. Cela exclut que la parole de l'évêque n'ait été qu'un rituel mimétique sans emprise réelle : il doit être compris et si possible obéi (cf. *infra*, Annexe 2).

4 – À l'intérieur d'un cadre langagier latin, Césaire, à l'exemple de son modèle, Augustin [Banniard, 1998a, b], fait fluctuer sa langue en niveaux divers, jusqu'au plus simple (*sermo rusticus*, *sermo humilis*), quitte à encourir l'agacement culturel de la minorité lettrée. Ces fluctuations offrent une base pour paramétrer la parole quotidienne.

5 – Il est régulièrement demandé aux fidèles d'apprendre les grandes prières par cœur, voire de se faire lire à haute voix des pages de l'Évangile, tout ceci sans qu'il y ait d'allusion à un obstacle langagier. Et il n'y a pas l'ombre d'une trace de demande de traduction en « roman ». Or, il est exclu qu'une communauté déjà romanophone ait pu comprendre là aussi une lecture à haute voix du texte sacré (cf. *infra*, Annexe 2).

Il appartient donc aux traditionalistes de déconstruire cet ensemble : à eux de faire la preuve que cette masse de témoignages est inopérante sur la question si passionnante de la chronologie du passage du latin au roman.

Latin quotidien et immigrés

Quelques-uns de la masse des *testimonia* sont donnés en annexe. Je voudrais à présent ouvrir un instant nos oreilles à un savoureux épisode de la *Vita Caerarii Arelatensis*, écrite et publiée peu de temps après sa mort. Le style et la langue en offrent des pépites linguistiques variées, mais un passage a déjà retenu l'attention des philologues, malheureusement avec des lectures construites sur le moule de l'ancien clivage.

Peu de temps après la mort de Césaire, lorsque donc Arles était passée depuis une dizaine d'années sous le pouvoir des Francs, dont quelques-uns étaient cantonnés dans la cité, le diacre Étienne, un des narrateurs principaux de la *Vita* narre l'anecdote édifiante suivante :

Vita Caesarii, II, 42 [Delage, 2010] :

Alias uero eunte me per plateam, Francus quidam, iam totus frigore quartanae febris incuruus aequae tremebundus ante me ambulabat. Et cum uelociter ire disponerem ego quo citaueram, post me coepit clamare : « Benedicte, si habes, da mihi de drapo sancti Caesarii ; propter frigoras, quia multis ualet, uolo bibere ». Ego, qui uelociter properare uolebam quo coeperam, dixi : « Si me expectas, crastino do tibi quod quaeris ». Ille uero ait : « Ego hodie habeo diem, et iam totus tremo ; quando te expectare habeo ? ». Tunc ego non otiose mihi illum in platea totiens ante positum cogitans, dixi ad eum : « Veni, inquit, iuuenis ; ego tibi dono quod quaeris ». Statim ambo rediimus ; et cum in cella mea ingressi manus uterque lauassemus, protuli lintheum, ex quo sanctum corpus dulcis domni tersum fuerat. Tuli ergo paruulam partem, ut darem ei. Et ille Francus cum suo grandi furore ait ad me :

« Tolle, homo, quid mentiris ? Ego audiui quod ille benedictus non linteum sed pannos in usum habuerit, quod ego lauare uolo, et cum aqua bibere ». Tunc ego cum lacrimis dixi : « Bene dicis, uerum audisti. Sed hinc corpus ipsius sancti, quando transiit, detersum est ». Et ille : « Da, inquit, ergo si sanus sim ». Acceptum itaque, statim in eadem hora a Domino sanitatem sensit.

Autre cas : tandis que je passais par la place, un Franc, recroquevillé sous l'effet du froid d'une fièvre quarte, allait en tremblotant devant moi. Alors que je comptais filer à mon rendez-vous, il se mit à crier derrière moi :

« Homme béni, si tu en as, donne-moi de l'étoffe de saint Césaire. Je veux en boire contre le froid, parce qu'elle vaut contre beaucoup de maux ».

Moi, qui voulais filer vers mon but, j'ai dit :

« Si tu m'attends, je te donne demain ce que tu demandes ».

Mais lui déclare :

« Pour moi, c'est le jour d'aujourd'hui, et je tremble de la tête aux pieds. Quand est-ce que je dois t'attendre ? ».

Moi, alors, songeant que lui ne s'était pas trouvé si souvent pour rien devant moi sur la place, je lui ai dit, à lui :

« Viens, jeune homme ; je te donne, moi, ce que tu réclames ».

Nous fîmes aussitôt demi-tour ensemble. Et après être entré dans ma cellule et nous être l'un et l'autre lavé les mains, j'ai apporté un linge avec lequel avait été frotté le corps sacré de mon doux maître. J'en ai prélevé un bout pour le lui donner, lorsque ce Franc me dit à moi dans une violente colère :

« Enlève, mon gars ! Pourquoi mens-tu ? Moi, j'ai appris que ce saint se servait non pas de linge, mais de chiffons. C'est ça que je veux faire tremper et boire avec son eau ».

Alors, moi, j'ai dit, les larmes aux yeux :

« Tu dis bien ; tu as entendu le vrai ; mais c'est avec ceci que le corps du saint en personne a été frotté après son décès ».

Alors lui :

« Donne-le, ainsi que je guérisses ».

(Traduction établie par mes soins, ainsi que celles de l'Annexe 2).

Que ce genre de recette « magique » soit connu comme le loup blanc, et la guérison miraculeuse, après tout possible – surtout avec une fièvre à épisodes ! –, ne doit pas nous empêcher de prendre en compte l'authenticité langagière du récit. Là aussi, je vais à l'essentiel :

1 – Le niveau et les caractères du latin employé par le narrateur, tant pour raconter les circonstances que pour reproduire ses propres énoncés est identique à celui des parties correspondantes du livre 2 : un latin en *sermo rusticus* correspondant bien au type LPT2¹.

2 – Le face à face avec le Franc est instructif : contrairement à ce qu'affirment des lecteurs peu avisés, il n'y a aucun rapport de force établi entre lui et le diacre : il fait partie du paysage, n'est pas menaçant, est appelé affectueusement par le narrateur « jeune homme », et respecte le rituel immémorial du lavage des mains (comme dans l'Odyssée et les Chansons de geste).

3 – La discussion est conduite entièrement en latin. Le diacre et le Franc se comprennent sans difficulté. Or ce Franc, certainement nouveau venu en Provence, a appris son latin ailleurs, au Nord, ce qui confirme la thèse que les Francs étaient bilingues dès le V^e siècle (Francique/ LPT2) [Hägermann & alii, 2004 ; Banniard, 2004]. D'autre part, le partage langagier qui séparera le Nord et le Sud, s'il est sans doute amorcé, est loin d'être accompli [Banniard, 1991, 2003].

4 – Contrairement aux remarques pincées de certains philologues, son latin n'est pas si approximatif, ni hésitant que cela. La phrase souvent citée par les philologues (qui n'ont pas lu le reste), *da mihi de drapo Sancti Caesaris* est un excellent échantillon de LPT2. Le syntagme *de drapo* annonce certes les tournures romanes à venir, mais il se trouve depuis longtemps en LPC sous forme sporadique. On remarquera en revanche qu'il n'y a pas de *ille* ou tout autre prototype de l'article défini (il n'existe pas encore) et que le génitif déterminatif perdurera en AFC et en AOC sous la forme d'un CRIP-.

5 – Certains traits particuliers propres au LPT2 n'ont pas été relevés ou compris. Ainsi le *quando te expectare habeo ?* est traduit de façon approximative par l'éditrice : « comment

1. Voir en Annexe 1, la terminologie et les abréviations.

t'attendre ? ». Mais le syntagme *expectare habeo* appartient à l'oralité commune du VI^e siècle : il est le prototype du nouveau futur I, {espettarai}, cf. *dicere habeo* {dirai}, en voie de grammaticalisation. L'ordre des mots lui-même est fidèle au substrat oral réel. Cette forme signe l'authenticité de la langue (le narrateur n'a pas pu l'inventer, pas plus que toutes les autres spécificités de cette latinophonie tardive). De même le syntagme *si sanus sim* porte la trace d'une oralité réelle. Mais il faut comprendre le *si* comme la transcription d'un descendant du *sic*, désormais prononcé sans *c* implusif, étymon du *si* de l'AFC et de l'AOC, abondamment employé : *si m'ait Dieus ! si nos secort li reis !* : « Que Dieu nous aide ! Que le roi nous secourre ». Le Franc ne pouvait pas prononcer un *sic* depuis longtemps prononcé « à la moderne », et le narrateur a respecté ce qu'il a entendu.

La langue du narrateur, tant dans le récit que dans ses propres interventions au style direct, est justiciable d'analyses convergentes qui trouveront ailleurs leur développement. Certes, sa mise par écrit implique un filtrage et un toilettage. Mais ces deux opérations n'établissent pas un clivage entre une oralité qui serait inaccessible et une scripturalité qui serait artificielle (c'est la thèse d'une partie des romanistes). Le rapport écrit/oral est certainement plus tendu qu'au temps du LPC, ou qu'en français du XIX^e siècle, mais il n'est ni brisé, ni artificiel. La preuve en est que ce récit porte de nombreux traits de l'oralité tardive, qui caractérise le latin parlé du VI^e siècle [Stotz, t.1, 2004] dont par ailleurs les puristes déplorent la « barbarie », inventant ainsi un « mauvais latin », selon des critères qui ont peu à voir avec la linguistique, ce qui est d'autant plus dommageable, puisque ces documents se trouvent ainsi doublement rejetés, et comme « continuateurs latins » (axe esthétique) et comme « authentifiables pour la parole réelle » (axe linguistique).

Du latin de Provence

Comme vous le voyez, en conclusion, les méthodes modernes de la linguistique diachronique répondent à trois innovations : elles respectent bien mieux les savoirs de ceux qui ont vécu les événements décrits [Van Uytfanghe, 2013] ; elles appliquent des grilles de lecture à la fois plus complexes, mais aussi plus souples que les paramétrages anciens [Mostert, 2013] ; elles ne refusent pas d'affronter la réalité langagière dans sa spécificité et sa dynamique réelle [Richter, 2013]. Si l'on compare les caractères du latin consigné dans la page précédente aux fluctuations de niveau de langue attestées dans le reste de la *Vita*, mais aussi dans les *sermones* et les autres Œuvres de Césaire, notamment des règles monastiques [Courreau, De Vogüé, 1988, 1994], on peut conclure à la cohérence linguistique de ces matériaux. Ils ouvrent des chemins d'accès vers la réalité du diasystème du latin tardif parlé en Provence à cette époque. L'oralité de Césaire d'Arles nous est ainsi rendue et à travers elle, la réalité d'une région encore latinophone [Norberg, 1999]. Pour être complet, il faudrait aussi tenter une reconstitution de la prononciation de cette langue écrite : nul doute qu'au VI^e siècle, elle avait fort évolué, avec quelques traits locaux annonçant la couleur des parlers du VIII^e siècle, tout en étant encore loin du clivage qui interrompra avant l'an mil la communication horizontale entre occitanophones et oïlophones [Banniard, 2004]. Ce sera peut-être pour une autre fois.

Résumé

Cette communication traite de la problématique de la mémoire de la langue parlée, en suivant les principes et les méthodes de la recherche moderne sur ce domaine effectivement complexe. L'auteur anonyme de la *Vita Caesarii* défend la modestie de son latin en se plaçant sous l'égide de Césaire d'Arles qui, affirme-t-il, *hoc et ipse dominus communi habuerit in sermone, quia quod erudite diceretur, intelligentiam doctis tantummodo ministraret, quod uero simpliciter, et doctos simul et simplices competenter instrueret*. On montrera qu'à cette date les mots *communis sermo*, *simpliciter*, *simplices* désignent un niveau de langue à l'intérieur du diasystème du latin tardif parlé par une communauté de locuteurs (y compris la masse des *rustici*) encore latinophones, et non déjà romanophones. Les compromis langagiers que cela implique peuvent être illustrés par des fluctuations du latin de Césaire, attestées dans ses sermons, à la manière de son maître en communication, Augustin. La Provence « gothique » s'inscrit ainsi en périodisation longue du côté de l'Antiquité tardive finissant.

Références***Caesarii Arelatensis opera :***

Ed. Morin G., *Opera omnia*, 1932, t. 1, *Sermones*, Maredsous ; t. 2, 1942, *Opera varia*, ib.

Ed. M.J. Delage, 1971-1986, *Sermons au peuple*, t. 1-3, Paris (SC).

Ed. M.J. Delage, 2010, *Vie de Césaire d'Arles*, Paris (SC).

Ed. Courreau J., De Vogüé A., *Œuvres monastiques*, t. 1, 1988, *Œuvres pour les moniales*, Paris (SC) ; t. 2, 1994, *Œuvres pour les moines*, Paris (SC).

Bibliographie

BANNIARD M., 1992, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris.

BANNIARD M., 1993, *Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie*, in BSL, t. 88, p. 139-162.

BANNIARD M., 1991, *Naissance et conscience de la langue d'oc (VIII^e / IX^e siècle)*, in Zimmermann M. (éd.), *La Catalogne et la France méridionale autour de l'an mil*, Barcelone, p. 351-361.

BANNIARD M., 1998a, *Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin*, in Madec G. (éd.), *Augustin prédicateur (395-411)*, Paris, p. 73-93.

BANNIARD M., 1998b, *Niveaux de langue et communication latinophone d'après et chez Ambroise*, in Pizzolato L.F. (éd.), *Nec timeo mori, Atti del cong. int. di studi ambrosiani*, Milan, p. 513-536.

BANNIARD M., 1996, *Latin tardif et langue d'oc : de quelques témoignages sociolinguistiques*, in Faucon J.C. (éd.), *Actes du colloque Languedoc et langue d'oc, Supplément à Perspectives médiévales*, t. 22, Paris, p. 33-46.

BANNIARD M., 2003, *Structures accentuelles en latinophonie du Sud (III^e / VII^e siècle). Remarques sur les origines du partage entre langue d'oc et langue d'oïl*, in G. Hasenohr (éd.), *Langues du Sud entre érosion et émergence*, Paris, p. 14-31.

BANNIARD M., 2004, *Parler en l'an Mil. La communication entre insularisme et flexibilité langagières*, in Bonnassie P., Toubert P. (éd.), *Hommes et sociétés dans l'Europe de l'an Mil*, Toulouse, p. 333-350.

BANNIARD M., 2005a, *Prérequis de réceptibilité du latin tardif en période de transition*, in S. Kiss (éd.), *Mélanges J. Herman*, Tübingen, p. 105-113.

BANNIARD M., 2005b, *Niveaux de langue et communication latinophone*, in *Settimana LII : Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spolète, p. 155-208.

BANNIARD M., 2006, *Langue des Vies, langue des chartes aux VI^e-VIII^e siècles : questions sur la réceptibilité de l'Écriture en Occident Latin*, Bremer & alii, p. 191-204.

BANNIARD M., 2013a, *Migrations et mutations en latin parlé : faux dualisme et vraies discontinuités en Gaule (V^e- X^e siècle)*, in Molinelli P., Lo Monaco F. (éd.), *Plurilinguismo e diglossia fra Tarda Antichità e Medio Evo Bergamo*, Florence, SISMEL, p. 89-117.

BANNIARD M., 2013b, *The Transition from Latin to the Romance Languages*, in Maiden M., Smith J. Ch. (dir.), *The Cambridge History of Romance Languages*, Cambridge, p. 57-106.

BEC P., 1971, *Manuel pratique de philologie romane*, t. 1, *L'occitano-roman*, p. 395-555.

BECK H.J., *The Pastoral Care of Souls in South East France, during the Sixth Century*, Rome, 1950.

BREMER E., JARNUT J., RICHTER M. (éd.), 2006, *Language of religion - language of the people. Medieval Judaism, Christianity and Islam*, Munich.

BROWN P., 2012, *Through the Eye of a Needle. Wealth, the Fall of Rome, and the making of Christianity*, Princeton.

DE VIC Dom, VAISSETTE Dom, 1730, *Histoire générale de Languedoc*, t. 1, Paris.

DELAPLACE C., 1986, *Le sermo rusticus : la conquête spirituelle*, in *Paganus, Images du paysan et de la société rurale en Occident à la fin de l'Antiquité (IV^e-VI^e siècle)*, Thèse de doctorat NR, (dir.) Ch. PIÉTRI, Université de Paris-IV, exemplaire dact., t. 2, p. 369-404.

DUMÉZIL B., 2005, *Les racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares (V^e-VIII^e siècle)*, Paris.

ERNST G., GLESSGEN MD, SCHMITT Ch., SCHWEICKARD W., 2003 sqq., *Romanische Sprachgeschichte. Eine internationale Handbuch zur Geschichte der romanischen Sprachen*, t. 1, Berlin-New-York. (8 vol.).

GARRISON M., ORBAN A., MOSTERT M. (éd.), 2013, *Spoken and written Language. Relations between Latin and Vernacular languages in the Earlier Middle Ages*, Turnhout.

GLESSGEN MD, 2007, *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris.

GRAUS F., 1965, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague.

HÄGERMANN D., HAUBRICHS W., JARNUT J., 2004, *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühen Mittelalter*, (Ergängungsbände zum Reallexikon des Germanischen Altertumskunde, t. 41), Berlin.

HEN Y., 1995, *Culture and Religion in Merovingian Gaul, A.D. 481-751*, Leyde.

LÜDTKE H., 2009, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der sprachlichen Kommunikation, Zweite vermehrte und verbesserte Auflage*, in *Dialectologia pluridimensionalis romanica*, Kiel.

MOSTERT M., 2013, *Préface*, in Garrison & alii, p. VII-IX.

NORBERG Dag, 1999, *Cristianesimo e paganesimo in Gallia : un sermone di san Cesario d'Arles*, in Norberg Dag, *Manuale di Latino Medievale (A cura di Massimo Oldoni)*, Salerne, p. 125-137.

RICHE P., 1962, *Éducation et culture en Occident barbare, VI^e-VIII^e siècle*, Paris.

RICHTER M., 2013, *Traces of Obliterated Vernacular Languages in Latin Texts*, in Garrison & alii, p. 1-9.

ROSE E., 2013, *Liturgical Latin in Early Medieval Gaul*, in Garrison & alii, p. 303-313.

STOTZ P., 1996-2004, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 vol., Munich.

VAN UYTFANGHE M., 2013, *L'ancien français archaïque et le fonctionnement de la communication vercale en Gaule (VII^e-VIII^e siècle)*, in Garrison & alii, p. 149-162.

WOLFRAM H., 1990, *Histoire des Goths*, Albin Michel, Paris, 1990.

WRIGHT R., 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool.

WRIGHT R., 2003, *A sociophilological Study of Late Latin*, Turnhout.

Annexe 1 : Terminologie / Chronologie

LPC : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200]

LPT : Latin Parlé Tardif [III^e- VII^e siècle]

LPT1 : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT « impérial »)

LPT2 : LPT de phase 2 [VI^e- VII^e siècle] (LPT « mérovingien » en Gaule ; « wisigothique » en Espagne ; « lombard » en Italie).

PF : Protofrançais (VIII^e siècle).

AFC : Ancien Français Classique (IX^e- XIII^e siècle)

PO : Protooccitan (VIII^e siècle)

AOC : Ancien Occitan Classique (X^e-XIII^e siècle)

CRIP- : Cas Régime Indirect non Prépositionnel (« fonction » ablatif/ datif/ génitif »).

CRIP+ : Même statut, mais avec préposition.

PPP : Participe Passé Passif.

Annexe 2 : Convergences autour de la Provence latinophone

Savoir requis : écoute directe du latin biblique par les illettrés :

Sermo 6 (SC, t. 175) :

1. *Quando aliquid de utilitate animae proferimus, fr. car., nemo se excusare conetur, ut dicat : « Non mihi uacat legere et ideo non possum Dei praecepta uel agnoscere uel implere ». Nec dicat aliquis uestrum : « Non noui litteras, ideo mihi non imputabitur quidquid minus de Dei praeceptis impleuero ». Inanis est et inutilis excusatio ista, fr. car. Primum est, quod lectionem diuinam, etiamsi aliquis nesciens litteras non potest legere, potest tamen libenter audire. Qui uero litteras nouit, numquid potest fieri, quod non inueniat libros, in quibus possit scripturam diuinam relegere ?*

Lorsque nous énonçons quelque précepte qui bénéficie à l'âme, que personne ne tente de s'excuser en déclarant : « Je n'ai pas le temps de lire et c'est pourquoi je ne peux ni connaître ni accomplir les préceptes de Dieu ». Et que l'un d'entre vous n'aille pas dire : « Je ne sais pas lire, c'est pourquoi il ne me sera pas imputé d'avoir manqué de respect à tel ou tel précepte de Dieu ». Vanité et inutilité de cette excuse. D'abord parce que la lecture divine, même si quelqu'un ne sachant pas lire ne peut pas la lire, il peut tout de même s'appliquer à l'écouter. Quant à celui qui sait lire, est-il possible qu'il ne trouve pas de livres dans lesquels il puisse relire l'écriture sacrée ?

Sermo 6

2. *Adtendite, rogo uos, fratres, hoc dico, quod non ignoratis. Nouimus enim aliquos negotiatores, qui cum litteras non nouerint, requirunt sibi mercennarios litteratos ; et cum ipsi litteras nesciant, aliis scribentibus rationes suas ingentia lucra conquirunt. Et si illi, qui litteras nesciunt, conducunt sibi mercennarios litteratos, ut adquirant terrenam pecuniam, tu, quicumque es, qui litteras non nosti, quare etiam non cum pretio et mercede rogas, qui tibi debeat scripturas diuinas relegere, ut ex illis possis praemia aeterna conquirere ?*

Attention, je vous le demande, je le dis, ceci que vous n'ignorez pas. En effet, nous connaissons des commerçants qui, du fait qu'ils ne savent pas lire, vont chercher pour eux-mêmes des salariés qui savent lire et écrire. Et, alors que, quant à eux, ils ne savent pas lire, ils font des bénéfices considérables grâce à d'autres qui tiennent leur comptabilité par écrit. Alors, si ceux qui ne savent pas lire louent des salariés qui savent lire et écrire, pour acquérir des valeurs terrestres, toi, qui que tu sois, qui ne sais pas lire, pourquoi n'en requiers-tu pas un, contre argent et récompense, pour qu'il te relise l'écriture sacrée afin d'acquérir à partir d'elle les récompenses éternelles ?

Commentaire : Il s'agit bien de la communauté des locuteurs sans distinction culturelle. Césaire se heurte directement à leur mauvaise volonté, l'intérêt sociolinguistique étant que l'argument langagier (ils n'affirment à aucun moment ne pas comprendre le latin biblique) n'est jamais évoqué : cette ligne de défense aurait pourtant été autrement efficace [Banniard, 2006 ; Rose, 2013].

Savoirs exclus, la voix des illettrés :

3. *Sed dicit aliquis : « Ego homo rusticus sum et terrenis operibus iugiter occupatus sum. Lectionem diuinam nec audire possum nec legere ». Quam multi rustici et quam multae mulieres rusticanae cantica diabolica amatoria et turpia memoriter retinent et ore decantant ! Ista possunt tenere atque parare, quae diabolus docet, et non possint tenere, quod Christus ostendit ? Quanto celerius et melius quicumque rusticus uel quaecumque mulier rusticana, quanto utilius poterat et symbolum discere et orationem dominicam, et psalmos uel quiquagesimum uel nonagesimum parare et tenere et frequentius dicere, unde animam suam et Deo coniungere et a diabolo liberare ! Nam quomodo cantica turpia in tenebras diaboli mittunt, sic cantica sancta Christi lumen ostendunt. Nemo ergo dicat : « Non possum aliquid de id, quod in ecclesia legitur, retinere. Sine dubio enim, si uelis, et poteris. Incipe uelle et statim intelleges ».*

Mais quelqu'un dit : « Moi je suis un paysan et pris sans cesse par les travaux de la terre, je ne peux ni écouter, ni lire la lecture sacrée ». Mais combien de paysans et combien de paysannes retiennent de mémoire et chantent en entier de leur bouche de honteux cantiques érotiques soufflés par le diable ! Ces horreurs que le diable leur enseigne, ils peuvent les retenir et les assimiler et ils ne pourraient pas retenir ce que le Christ leur montre ? Avec combien plus de vitesse ou d'application n'importe quel paysan ou n'importe quelle paysanne, et avec combien plus d'utilité pourraient-ils apprendre le Credo et le Notre Père, et assimiler, retenir et réciter le plus souvent les psaumes 50 et 90, d'où unir leur âme à Dieu et la séparer du Diable ! Car tout comme les cantiques honteux mènent aux ténèbres du Diable, les cantiques purs montrent la lumière du Christ. Que nul donc ne dise : « Je ne peux retenir rien de ce qui est lu à l'église ». Assurément en effet, pour peu que tu le veuilles, tu le pourras. Commence par vouloir et tu comprendras sur-le-champ ».

Commentaire : Cette situation complète et enrichit la précédente. Elle prouve que la distinction ville/ campagne ne recouvre pas d'opposition langagière marquée. La variation diatopique est modérée. De plus, la voix de ces paysans et paysannes illettrées a bien été entendue par l'évêque qui s'offusque de leur côté « immoral », mais ne trouve rien à redire sur leur langage, que lui-même comprend manifestement sans difficulté. La variation diastratique, sûrement présente, ne révèle aucun clivage langagier, différence marquée avec la situation au temps d'Alcuin, qui déplorera l'état lamentable du latin parlé par les illettrés (*rustica romana lingua*) deux siècles et demi plus tard.

Discipline requise, contre l'esquive :

Sermo 74

1. Si uelit agnoscere et diligenter adtendere, fratres carissimi, quantus dolor et quanta amaritudo sit in animo meo, quando uos uideo missas ad integrum perexpectare non uelle, et in uobis et in me poteratis habere misericordiam. Qui enim intellegit, quid in ecclesia agatur, quando diuina mysteria celebrantur, agnoscit quantum male faciunt illi, qui de ecclesia non expletis missis sine aliqua grandi necessitate discedunt...

Si vous vouliez bien reconnaître et accorder une attention ferme à la grandeur de la douleur et à la grandeur de l'amertume qui occupent mon cœur lorsque je vous vois ne pas vouloir assister intégralement jusqu'au bout à la messe, vous pourriez éprouver de la miséricorde et envers vous et envers moi. Celui en effet qui comprend ce qui se joue à l'église, quand les mystères divins sont célébrés, reconnaît combien agissent mal ceux qui s'en vont de l'église en dehors de quelque contrainte majeure sans que la messe soit terminée...

Discipline adoucie, pour les handicapés :

Sermo 77

1. Supplico, fr. car., et paterna pietate commoneo, ut quotienscumque oratio indicitur, qui forte pro aliqua infirmitate non potest genua flectere, uel dorsum curuare et ceruicem humiliare non differat...

Je supplie et enjoins avec une pitié paternelle que, chaque fois que commence la récitation du Notre Père, celui que quelque maladie empêche de s'agenouiller, n'hésite pas à au moins se pencher et à baisser la tête...

Sermo 78

1. Ante aliquot dies, propter eos, qui aut pedes dolent, aut aliqua corporis inaequalitate laborant, paterna pietate consilium dedi, et quodam modo supplicavi, ut, quando aut passionem prolixam aut certe aliquae lectiones longiores leguntur, qui stare non possunt, humiliter et cum silentio sedentes, adtentis auribus audiant, quae leguntur.

Il y a quelques jours, à cause de ceux ou qui ont mal aux pieds ou qui souffrent d'un défaut physique, j'ai conseillé avec une pitié paternelle et j'ai en quelque sorte supplié que, lorsque sont lues des passions détaillées, voire des lectures longues, ceux qui ne peuvent pas rester debout, écoutent assis avec humilité et en silence d'une écoute attentive ce qui est lu...

Commentaire (C, D) : Ces injonctions essentielles pour l'accès aux réalités les plus concrètes de la vie quotidienne confirment la valeur opératoire de la parole latinophone. L'évêque a du fil à retordre avec certains, prend d'autres en pitié, veille à la réalité de la participation sans aucun médiateur (interprète) ; en outre, la lecture à haute voix des textes écrits n'est pas non plus médiatisée, sauf à accepter une prononciation non hiératique et à mettre en place un pilotage intonational.

Indiscipline des dames :

Sermo 78

Nunc uero aliquae de filiabus nostris putant, quod hoc aut omnes aut certe plures, quae sanae sunt corpore, frequenter debeant facere. Nam ubi uerbum Dei coeperit recitari, quasi in lectulis suis iacere uolunt. Atque utinam uel iacerent tantummodo, et tacentes uerbum Dei sitienti corde susciperent, non etiam se ita otiosis fabulis occuparent, ut quod praedicatur nec ipsae audiant nec alios audire permittant !. Vnde rogo uos, uenerabiles filiae, et sollicitudine paterna commoneo ut, quando lectiones leguntur, aut uerbum Dei praedicatur, nulla se in terram proiciat, nisi forte quam nimium grauis infirmitas cogit, sic tamen ut non iaceat, sed magis sedeat et adtentis auribus quae praedicatur audire corde suscipiat.

Ah oui, mais certaines de nos filles pensent que ça, soit toutes, soit assurément la majorité, qui sont en excellente santé, elles ont à le faire assidûment, car lorsque la parole de Dieu vient de commencer à être lue à haute voix, elles veulent s'étendre comme si elles étaient sur leurs banquettes. Et si seulement elles se contentaient de s'étendre et si elles recevaient la parole de Dieu en silence d'un cœur assoiffé, sans en plus s'absorber dans des commérages qui les empêchent d'écouter la parole de Dieu sans permettre aux autres de le faire !... C'est pourquoi, mes vénérables filles, je vous demande et je vous enjoins avec une affection paternelle qu'aucune d'entre vous, lorsque sont lues les lectures ou qu'est proclamée la parole de Dieu, ne se laisse tomber à terre, sauf si quelque handicap sérieux l'y contraint, et encore sans s'allonger, mais plutôt en se tenant assise pour recevoir ce qui est dit à haute voix d'un cœur avide et de toutes ses oreilles.

Commentaire : Il s'agit probablement des femmes de l'élite, des « patriciennes » (*uenerabiles filiae*), tout aussi indisciplinées que les paysannes ! S'allongeaient-elles vraiment par terre ? On peut en douter, sans doute disposaient-elles de couvertures ou de quelques éléments de confort, semblables à ceux dont elles usaient chez elles, *in lectulis* renvoyant sûrement à l'usage antique toujours vivant du « banquet couché ». Une fois de plus ces textes confirment la fiabilité « archéologique » de ces *testimonia*, avec toutes les conséquences qui en découlent pour des interactions à l'intérieur d'une communauté encore latinophone [Banniard 2005a].